

VOLONTARIAT **INTERNATIONAL** **SALESIEEN**

Vidès France/Belgique

lettre n°20



Aujourd'hui, dans la nuit du monde et dans l'espérance,
J'affirme ma foi dans l'avenir de l'humanité.
Je refuse de croire que les circonstances actuelles
rendent les hommes incapables de faire une terre meilleure.
Je refuse de partager l'avis de ceux qui prétendent que
l'homme est à ce point captif de la nuit
que l'aurore de la paix et de la fraternité ne pourra jamais
devenir une réalité.
Je crois que la vérité et l'amour sans conditions,
auront le dernier mot effectivement.
La vie, même vaincue provisoirement
demeure toujours plus forte que la mort.
Je crois fermement qu'il reste l'espoir d'un matin radieux.
Je crois que la bonté pacifique deviendra un jour la loi.
Chaque homme pourra s'asseoir sous son figuier, dans sa vigne,
Et plus personne n'aura plus de raison d'avoir peur.

Martin Luther King

Sommaire Mai/Juin 2016

LE VOLONTARIAT :

P. 4 : Béatrice RIVOLTA
P.10 : Florian LUCCHINI
P.13 : Samuel AIRAUDI
p.14 : Jean Baptiste JACQUEMIN

P.2 « **REFLECHIR ET AGIR** » :
Non à l'esclavage moderne !

P. 8 : LE VOLONTARIAT...ET
APRES ? : Emilie SIMON,
ancienne volontaire à Touba au
Mali.

P.17 : Merci Papa Javier - la
République des enfants a perdu

site : vidès-france.com ou salesiennes-donbosco.be
courriel : videsbelgique@yahoo.fr ou videsfrance@yahoo.fr
M.B. Scherperel : mbscherperel@gmail.com - 04 91 75 23 35 & 06 84 31 62 52

Réfléchir et agir

NON A L'ESCLAVAGE SOUS TOUTES SES FORMES



Le 12 Janvier dernier, s'est ouverte la Décennie internationale des personnes d'ascendance africaine. À ce jour, on estime que 200 millions de personnes, Africains de la diaspora, vivent en dehors de l'Afrique. La Décennie internationale, suscitée par l'ONU, veut provoquer une coopération entre les États, les organisations internationales et régionales, et la société civile afin de protéger les droits et le bien être de ces populations. Ce parcours sur les droits des descendants d'esclaves africains relance une réflexion sur toutes les formes d'esclavages en vigueur dans le monde. Nous avons choisi aujourd'hui, de réfléchir sur l'esclavage en France.

L'esclavage domestique en France

Au 21ème siècle, l'esclavage domestique existe en France. Il touche des enfants, des jeunes filles et des femmes, et plus rarement de jeunes garçons ou des hommes. Le Comité contre l'esclavage moderne a aidé des centaines de personnes à sortir de situations d'asservissement. Elles ont parfois duré de nombreuses années. Ces victimes viennent en général de l'étranger, d'Asie et d'Afrique principalement, espérant trouver en France une vie meilleure. Il est très difficile d'estimer le nombre de victimes dans l'Hexagone, car les faits se déroulent dans le huis clos des domiciles. Contrairement aux idées reçues, ces drames existent dans tous les milieux sociaux. Le mot « esclavage domestique » fait souvent penser aux diplomates et aux nababs. C'est largement inexact : si 20% des victimes aidées par le Comité contre l'esclavage moderne ont été asservies dans le monde diplomatique ou les beaux quartiers, ces drames sont aussi présents dans les pavillons de banlieue ou les grands ensembles des quartiers défavorisés.

Il s'agit d'une population vulnérable et clandestine, ignorant souvent la langue française et les droits fondamentaux garantis dans notre pays. Ces personnes sont des proies faciles pour des individus sans scrupules. Le scénario est souvent le même. Soit « embauchée » à l'étranger par des « maîtres » qui s'installent en France, soit recrutée par un truchement pseudo familial, la jeune fille se retrouve très rapidement sous l'emprise totale de ses exploiters. Comment? Papiers d'identité confisqués, menacée, affamée, isolée, en manque de sommeil, apeurée, elle perd rapidement tous ses repères. Insultée, voire frappée, elle exécute les ordres et

enchaîne les heures de travail parfois 15 à 16 heures par jour. Epuisée, humiliée, peu ou pas rémunérée, elle semble se résigner à son sort et perd peu à peu toute confiance en elle-même et dans la vie. Ces conditions de vie ont des répercussions importantes sur sa santé physique et mentale.

Ce sont le plus souvent des voisins qui signalent ces situations d'esclavage domestique. Ils ont remarqué la détresse ou la très grande maigreur d'une jeune femme aperçue descendant les poubelles ou enfermée sur un balcon un soir d'hiver. Ou les urgences des hôpitaux où elles sont conduites à la suite de mauvais traitements qui les remarquent, ou les assistantes sociales qui les entendent lors d'une visite à domicile, ou les maîtresses d'école qui alertent les services sociaux après avoir repéré ces ombres apeurées qui accompagnent des petits élèves, ou des policiers ou des gendarmes qui les reconnaissent, ou de simples passants frappés par leur aspect misérable qui viennent spontanément à leur secours.

Des victimes et des exploiters.

Ce sont la misère, l'exclusion et les migrations à risque qui engendrent les situations d'esclavage et de traite des êtres humains. La plupart du temps, les victimes ou leur famille, connaissent leurs employeurs et sont attirées par de fausses promesses : scolarisation pour les enfants, embauche ou de titre de séjour pour les adultes. Le travail domestique étant dévolu aux femmes - et aux enfants dans certaines régions du monde- 90% des personnes suivies par les juristes du CCEM et les avocats bénévoles sont des femmes et 29% étaient mineur(e)s au moment des faits.

En 2010, parmi les personnes prises en charge par le CCEM, 82% des victimes étaient d'origine africaine, 8% étaient d'origine asiatique et 5% d'origine européenne. Près de 75% d'entre elles ont été recrutées directement par leur employeur, et 15% par un intermédiaire ou une agence. Ce sont en général les femmes qui se chargent du recrutement via des réseaux familiaux. Les recrutements par des agences concerne la plupart du temps les employeurs les plus riches. Leurs employeurs appartiennent à toutes les catégories socio professionnelles. On retrouve des victimes dans les grands ensembles et dans les beaux quartiers. Les diplomates et les nababs n'ont pas le monopole de ces pratiques. Il arrive trop souvent que la pauvreté exploite la misère.

Le travail des mineurs en France.

Le travail des enfants est interdit, en France, mais la réalité est différente. Près d'un tiers des jeunes filles victimes d'esclavage domestique aidées par le Comité étaient mineures lorsqu'elles sont arrivées. Elles sont généralement originaires d'Afrique. Ces très jeunes filles sont traditionnellement, dans leurs propres familles, vouées aux tâches domestiques. Leur départ vers la France est le plus souvent la conséquence d'un mensonge. Un jour, un proche ou un ami d'amis promet à leurs parents, souvent très pauvres, de les scolariser en France contre une aide à la maison. Parfois le futur exploiteur fait miroiter le versement d'un salaire à la famille. Pour "simplifier" le départ de leur pays d'origine, ces enfants sont tout simplement "ajoutés" sur le passeport de leur maître, comme un de ses propres enfants. Ils n'ont donc aucune existence légale. Ce changement de nom compliquera considérablement le travail du CCEM pour l'établissement de leur identité propre, quand les jeunes filles seront libérées.

RANIA d'origine marocaine, avait 8 ans quand une amie a proposé à son père, veuf, de l'emmener en France où elle pourrait aller à l'école. Arrivée à Paris, la première année a été normale. Mais ensuite Rania, retirée de l'école, a été "prêtée" à une autre famille où elle cuisinait, repassait, faisait le ménage, gardait deux enfants. Le week-end, de retour chez sa "patronne", elle faisait le ménage, la lessive, s'occupait des enfants. Elle avait 10 ans. Elle sera pendant une dizaine d'années placée dans différentes familles ou asservie chez sa "patronne" qui empochera l'argent payé par ses employeurs successifs. A 20 ans, elle s'est enfuie. Avec l'aide du Comité contre l'esclavage elle a porté plainte.

ROSE la petite Malienne est arrivée en France à 11 ans. Pendant 9 ans, elle n'a connu que le pavillon de Bondy, en région parisienne, où elle était enfermée par un couple franco-malien dont la femme était employée de mairie en Seine-Saint-Denis. La fillette devait faire à manger pour les parents et les quatre fils et surseoir à toutes les tâches ménagères. Elle se levait à 7 heures et travaillait jusqu'à 23 heures. Elle n'avait aucune rétribution, aucun loisir. Pire : elle a été humiliée, insultée, frappée "sans aucune raison". Pourtant **Rose** a continué de travailler sans se rebeller : "Je ne savais pas que c'était anormal" a-t-elle confié. C'est seulement à l'âge de "15 ou 16 ans" que la jeune fille a pris conscience de sa situation. Elle a fini par apprendre la langue en regardant la télévision, pendant ses rares moments de répit. Et c'est à l'âge de 20 ans qu'elle a pu partir, avec l'aide d'une voisine à qui elle avait tout raconté.

Arrivées en France, ces enfants se retrouvent totalement isolées et les liens avec leur famille sont coupés. Ces dernières perçoivent parfois un peu d'argent pendant quelque temps, puis plus rien. Les familles sont sans nouvelles de leur enfant. Sous l'emprise absolue de ses tourmenteurs, la petite esclave doit prendre en charge, parfois dès l'âge de 7 ou 8 ans, la maisonnée (repas, ménage, soins aux enfants), dormant peu, mangeant peu, s'épuisant dans un travail incessant. Quand elle grandira, elle accompagnera aussi les enfants à l'école et assurera les tâches domestiques. Parfois, les exploiters « prêtent » le jeune fille à d'autres familles ou la « louent ». Elle n'a ni congé, ni repos. Elle subit des violences verbales et psychologiques, reçoit des coups et souffre souvent de la faim. En grandissant, certaines sont victimes d'agressions sexuelles.

Enceintes, ces jeunes filles sont alors mises à la porte, sans argent, sans papier et totalement désespérées, soit contraintes d'avorter. Elles sont alors inscrites sous une fausse identité, généralement celle de la fille de la famille dans les services spécialisés. Quelques unes parviennent à s'enfuir, d'autres sont aidées par des voisins qui remarquent leur mauvais état physique ou leur détresse. Elles ont toujours besoin de quelqu'un qui les aide à arriver jusqu'au Comité contre l'esclavage moderne. Alors elles pourront commencer un long et lent travail de reconstruction qui passe la plupart du temps par un procès.

(CCEM – site internet 6 JANVIER 2016)

Béatrice RIVOLTA a effectué un volontariat à MANILLE durant plusieurs mois avec grand bonheur comme vous pourrez le constater dans les lignes qui suivent. Des problèmes de santé qui s'avèrent aujourd'hui sans gravité, ont nécessité un retour en France prématuré, au très grand regret de notre amie. Voici ses dernières aventures philippines...

BEA : Le Job des salésiens : partager l'amour de Dieu avec les jeunes !

On commence à être en été. Il fait de plus en plus chaud, porter l'uniforme de l'école devient vraiment insupportable et la clim est ma meilleure amie ! En même temps, tout le monde est malade, parce qu'il a attrapé froid à cause de... la clim !!! Absurdité des pays trop chauds ! Le mois de janvier était riche en fêtes : Fête de Laura Vicuna, Gratitude Day, fête de Saint François de Sales! Autant vous dire qu'on n'a pas arrêté, que l'emploi du temps était sans cesse modifié pour des répétitions en tous genres.

BOSCOLYMPICS POUR LE GRAND BOSS !

A peine une semaine plus tard, c'était la fête de Jean Bosco. Pour cela, pendant 3 jours l'école se transforme en grosse foire. Les élèves n'ont pas cours, et il y a les finales des BoscOlympics qui ont commencé il y a deux mois. C'est l'occasion de trainer vraiment avec les jeunes, de découvrir leurs talents et de constater que les nuls en français par exemple, sont super bons en basket! C'est le moment aussi de ressortir son « jungle speed », et d'initier quelques jeunes.

De leurs côtés, ils ont commencé à m'apprendre les bases de tagalog. Je sais maintenant dire des trucs



très utiles tels que « t'es vachement intelligent, toi », « Non, je n'ai pas faim ! » et je vous en passe. J'ai

aussi eu le droit à quelques cours de badminton, mais au bout du troisième volant coincé dans les arbres, j'ai laissé tomber. Pendant ces quelques jours, les profs n'étaient pas trop en mode « hard workers », tout le monde était à la fête. C'est ainsi qu'on s'est retrouvés à faire un match de basket mémorables - hommes et profs de sports interdits - à 20 sur le terrain, sous l'œil désespéré du jeune qui arbitrait et qui essayait de nous faire comprendre que non, on n'avait pas le droit d'arracher le ballon des mains des autres, ni de se jeter à 4 sur la même personne, ni de traverser le terrain en marchant, la balle à la main !!! C'était mon moment de gloire, vu que je fais à peu près deux têtes de plus que les autres... Bref c'était plutôt sympathique. Il y a eu aussi un concours de courts métrages tournés par les élèves, c'était plutôt rigolo. En parallèle, il fallait préparer la fête de la communauté : décorations, jeux où comment transformer un loup-garou en mode « les sœurs missionnaires infiltrées dans la société, qui veulent répandre l'amour de Dieu et la joie salésienne, alors que la communauté indigène se méfie » - tout cela en anglais et explorations pour leur « outing ».

VENISE A MANILLE ??? AU SECOURS !!!

J'ai accompagné Sr Ailyn dans un endroit trop bizarre, et très à la mode : un nouveau centre commercial



imitant Venise. Une espèce de piscine sert de « Canal Grande », avec des philippins qui s'entraînent pour faire avancer la gondole -et qui galèrent-, des chants italiens dans les mégaphones mais tout est... faux. Comme si on se balladait dans un décor de cinéma. Je pensais à Venise, la *Serenissima*, trésor de notre Histoire d'Italie, pleine de charmes, et je la comparais à cette copie en carton. La sœur avec qui j'étais, était super contente, en mode selfie selfie, moi mon cœur se serrait de nostalgie et de tristesse. Peut-être que le monde sera entièrement comme ça, on aura des répliques à l'infini des endroits stylé, et tout ne sera alors qu'un faux-semblant, un immense décor de théâtre où les richesses culturelles seraient perdues, noyées, dans cette multiplication à bas prix.

Enfin, nous sommes partis avec les profs, un week-end, à l'autre bout de l'île, pour prendre un bol d'air et de bonne humeur. Pour 20 euros le WE, on a privatisé un van, mangé comme des rois, logé dans une maison traditionnelle en bambou à deux minutes de la plage et nagé dans des cascades. Tout ça avec mes « collègues », une bande de potes, qui ressemblent de plus en plus à une famille. C'était très intéressant de voir à quoi ressemblent les vacances des autochtones. Il n'y a pas de douche ! On se baigne habillés, on fait de la rando avec des « tongues de randonnées », on se baigne alors que sur 15 personnes, on est 4 à savoir nager, on se baigne sous la pluie d'ailleurs...de toutes façons, il fait chaud et on est déjà mouillés. C'était aussi une des première fois que je me baignais dans l'océan - et oui, la Bretagne, ça ne compte pas : on ne se baigne pas, on meurt de froid - et que je le comparais aux « vagues » de « ma Méditerranée bien-aimée »... C'était cool.

SELFIES AU PIED DES EOLIENNES !

Quelques moments de gros fous-rire toute seule,



genre quand pendant les 8h de route pour rentrer - tout le monde étant HS -, on passe devant des éoliennes, et hop, on fait un détour d'une demi-heure pour faire des selfies au pieds des éoliennes, qui sont une grande attraction touristique et où on vous vend des éoliennes miniatures !!! Bref, c'était une période plutôt intense. Mais ce n'est pas tout : côté école, on a eu un chouette cours sur les différences entre l'école française et l'école philippine. Les élèves étaient un peu hallucinés : « Pour de vrai vous avez pas d'uniforme ? », « pour de vrai, vous ne priez pas en classe ? » C'était un très bel échange, où nous avons comparé l'esprit libre, laïque et égalitaire de l'école française aux côtés très holistes de l'école philippine. Je crois que c'est la première fois qu'ils saisissaient l'ampleur des différences culturelles qui nous séparent.

UN BEL ECHANGE AVEC « COEXISTER »

J'ai aussi eu la chance de pouvoir croiser des Français. Et pas n'importe lesquels ! L'InterFaith Tour 2. Vous connaissez peut-être l'association d'interreligieux des jeunes, « Coexister », qui offre des temps de dialogue, de découverte des autres religions, d'actions solidaires rendus riches par des croyances différentes... Démarche d'autant plus importante par les temps qui courent, où sur un fond d'attentat et d'état d'urgence, on juge sans connaître.

Bref, quatre Coexistants : un musulman, une catholique, une juive et une athée, sont en mission pour un an : but du jeu ? Recenser les initiatives interreligieuses dans le vaste monde. J'ai donc croisé cette joyeuse compagnie dans un café de Manille, où on a passé deux heures à discuter de nos missions respectives. Quelques questions, de la sincérité, des étonnements...

Un partage qui m'a permis de relire ma mission ici, et de goûter à la laïcité et à la coexistence active, deux valeurs quasiment inconnues dans un pays ultra-catholique. Un bol d'air. J'ai été vaguement surprise de voir que parfois je galérais pour parler français. Je lis beaucoup, je pense beaucoup, mais je le parle très peu. En gros uniquement pendant mes leçons car il faut bien prononcer ce qu'on apprend! (blog de février 2016)

MON JEUNE PROF DE TAGALOG !

Un des leaders a sorti sa guitare pour un moment de chansons. C'est un de mes amis, un jeune de 16 ans, qui adore jouer avec les plus petits, avec toujours le sourire aux lèvres. C'est aussi un de mes profs officiels de tagalog !!! Et là, entre deux chansons un peu tristes, j'apprends qu'il habite avec ses grands parents, parce que ses parents ont disparu, qu'il crèche dans un taudis pas très loin, qu'il travaille le soir pour gagner un peu d'argent et aider sa famille, qu'il sait monter aux cocotiers et qu'il va quitter Manille où la vie coûte trop cher, pour aller à la campagne, où il y a plus ou moins toujours quelque chose à manger. Et là, tu comprends que cette guitare, c'est toute sa vie. Ça fait réfléchir. J'étais profondément émue de découvrir tous ses malheurs, qui n'ont pourtant pas de prise sur son sourire, toujours sur ses lèvres ! Au contraire, son cœur était plein d'espoir et d'amour. Vraiment ça fait réfléchir à nos existences où on a plus ou moins tout, mais où personne n'a un tel sourire...

CLIN DIEU !

Le soir, c'était l'anniversaire d'une sœur âgée, Sister Céline, une adorable grand-mère avec qui on s'éclate à discuter en italien ! Les sœurs m'ont demandé de me déguiser en Marie pour lui souhaiter un joyeux anniversaire depuis le paradis... Et me voilà avec une belle robe rose et un voile bleu, en train de déblatérer à propos du paradis, à des femmes qui connaissent toutes mille fois mieux Marie que moi. C'était bizarre. Certains y auraient vu un Clin-Dieu !!!

Depuis, on a repris le chemin de la classe. Fin février,



ce sont les examens de fin d'année et il faut avoir suffisamment de notes, ramasser leurs « performance task » et finir les programmes. Les profs sont stressés, les élèves sont juste HS, écrasés par la grande masse de travail. Pour ma part, je finis mon chapitre sur la cuisine française, c'est plutôt rigolo. Ils sont particulièrement choqués quand ils découvrent que non, on ne mange pas du riz trois fois par jour, que non, chez nous, on n'a pas de mangues et de bananes. Un vent de fin souffle sur tout ça ! Dans un mois, je ne verrai plus mes petits élèves et ils vont me manquer !

SE DEPASSER POUR LA BONNE CAUSE : MANGER UN BALUT !!!

J'ai aussi goûté mon premier « Balut ». Qu'est-ce que c'est ? En gros, c'est un œuf dur, mais fécondé, c'est à dire avec un poussin avorté mort dedans. Les philippins en raffolent, alors que ça a le goût d'un œuf dur, mais ça ressemble à une dissection en SVT et c'est carrément dégoûtant ! Mais bon, j'ai tenu le coup, et mangé le balut. 1) casser la coquille. 2) boire le liquide, qui est, comme tu l'apprends ensuite, du pipi de fœtus de poulet, 3) manger le jaune d'œuf (en ne faisant pas attentions aux veines, 4) gober tout rond le poussin mort !!! Et le pire, c'est que maintenant que j'en ai mangé un, tous les gens qui n'étaient pas présents, mes collègues, les volontaires du vidès, les oratorians... veulent que j'en mange un avec eux...

PROVINCIAL GRATITUDE DAY

La journée a commencé par une longue longue messe présidée par l'archevêque de Manille, pour l'inauguration de la statue de *Marie Help of Christians* (Marie Auxiliatrice) à la cathédrale de Manille. Rigolo de découvrir que certains de mes élèves n'y avaient jamais mis les pieds. C'était aussi l'occasion de passer par la « Porte Sainte » comme l'a demandé le Pape François en cette année de la Miséricorde. C'était vraiment la fête ! Toute la famille salésienne était réunie, les frères salésiens et toutes les différentes communautés, pas seulement les sœurs, mais aussi des délégations de chaque école ou association ! Ça en faisait du monde ! Je crois que j'ai rarement vu une église aussi pleine ! Ensuite, on a enchainé avec le repas en grande pompe dans le jardin d'un des plus beaux couvents intramuros, un peu comme à un mariage, avec danses et musique des

élèves. C'était chouette de recroiser toutes les sœurs, les novices, les oratorians, le vidès, ainsi que quelques parents, impliqués dans la vie de la famille salésienne.

VIVE LA FOLIE CONFIANCE DE GIOVANNI !

Ces dernières semaines ont été marquées par les « Peta » des élèves en Grade 9 et 10. But du jeu : une vidéo en mode « master chef » en français... Du coup je croisais régulièrement des élèves dans les couloirs, en tablier en train de décrire des plats français, avec leur accent philippin. Irrésistible !!! J'ai passé pas mal de temps avec eux. Ensuite, il y a eu les examens finaux et les traditionnels 11 tas de 44 copies qui ont atterri sur mon bureau !

Concernant la vie avec les sœurs, il y a eu deux évènements très intéressants. Le premier a été le passage à Manille du Recteur Majeur, et du coup, son délégué, un prêtre de Chennai, est venu manger un soir à la communauté. Il a rappelé avec beaucoup d'humour que le job des salésiens était de partager l'amour de Dieu avec les jeunes et les plus pauvres en particulier. La gestion des écoles et les rouages de la congrégation ne sont que des corollaires, mais parfois les SDB et les FMA y perdent toute leur énergie, oubliant presque les jeunes et la folie confiante de leur fondateur. Ainsi, quand une sœur s'étonne que des enfants viennent faire leurs études à la « Don Bosco School » et qui n'ont pas d'argent pour manger, ce serait mieux qu'ils aillent dans des écoles publiques et qu'ils aient un repas! Et là, tu penses à se bon Giovanni Bosco, qui s'endettait auprès de tous ses fournisseurs pour donner du pain aux jeunes qu'il recueillait...

JE NE VEUX PAS PARTIR !

Ensuite ça a dégénéré. J'ai passé quatre jours entre mon lit et l'hôpital. On multiplie les examens médicaux, sans trouver grand chose, on me met sous antibio, on mange de la soupe et hop on est reparti. Les parents et le Vidès demandent s'il ne serait pas temps de rentrer... Non ! non ! non ! ma mission est ici, et je vais mieux! Je reprends vie, j'assure les derniers cours, je prévois un voyage à Palawan avec les profs... mais une rechute coupe cours à tous mes plans. L'assistance maladie m'appelle un



soir "On vous rapatrie. Un billet d'avion dans deux jours.» Deux jours?! Heureusement, il faut une semaine pour obtenir le droit de sortir du territoire. Du coup, j'ai eu le droit à une dernière semaine philippine. J'ai passé les trois premiers jours dans un drôle d'état, de tristesse et de refus, "je ne veux pas partir, je ne veux pas partir, je ne veux pas partir" !

Les trois derniers jours, j'ai dit au revoir à mes élèves. Les plus âgés m'ont invitée avec leurs autres enseignants, à leur dîner clôturant leurs 10 voire 13 années passées à DBS. Un moment émouvant et fraternel. Ils étaient tous sur leur 31 ! Mon cavalier était « Jésus », un garçon sympa, un de mes élèves les plus mauvais en français, ainsi surnommé après qu'il ait traduit "Je suis" par « Jésus »...C'était très rigolo !!!

LES GAMINS DE L'ORATOIRE : MES MEILLEURS PROFS DE TAGALOG !

Un soir, il a bien fallu dire au revoir aux sœurs. Repas pseudo italien en mon honneur. Du coup, j'avais préparé une adaptation théâtrale du poème d'Ademar de Barros « Empreintes sur le sable », retraçant mes 6 mois ici. Les sœurs m'ont offert un chant et une belle relecture. Emouvant vraiment !

Il me manquait toujours deux groupes de gens à qui je n'avais pas dit au revoir. Les profs avec qui j'ai partagé ces 6 mois et les oratorians, les gamins qui viennent jouer le dimanche. C'est peut-être ce qui a été le plus dur, ne pas avoir le temps de dire au revoir correctement à tous ces gens avec qui j'ai partagé la vie. Les profs ont reçu une carte format XXL, pleine d'amour et de souvenirs. Quant aux oratorians... Une sœur me kidnappe et me met dans une jeepney : on va à « Jollybee », genre fastfood philippin. Soudain, on voit une troupe bruyante et grouillante de gamins! Les oratorians! Moi qui pensais ne plus jamais les voir, me voilà avec eux, pour partager un soir de fête. C'était un super cadeau. J'avais passé de très bons moments, avec eux, c'était ma « team de jungle speed » et mes meilleurs profs de tagalog...Donc voilà, c'était bel et bien fini. J'attendais mon taxi et je n'avais toujours pas l'impression de partir.

L'atterrissage a été plutôt dur. Il va me falloir du temps pour digérer tout ce que j'ai vécu, tout ce que j'ai reçu. (blog fin mars 2016)

Le Volontariat...et après?

EMILIE SIMON a effectué un volontariat à Touba au MALI en 2005 dans la communauté des sœurs salésiennes dont Sœur Marcelle GUINAT était responsable. Celle-ci étant revenue en France après de longues années de mission africaine, Emilie lui a demandé de compléter son récit... Une belle histoire de fraternité partagée !

Vidès : Onze ans déjà ma chère Emilie ! Il y a onze ans que tu rencontrais Sœur Marie Bé à la Part-Dieu pour discuter de ta future mission ! Que deviens-tu ?

Emilie : J'ai 37ans et je suis mariée avec Claude depuis un an et demi. Je suis sage-femme et Claude est agriculteur-éleveur. Nous vivons à la campagne à une quinzaine de kilomètres de Paray-le-Monial dans le sud de la Bourgogne. J'ai effectué mon volontariat Vidès durant un an, en 2005, au Mali, pays continental de l'Afrique de l'Ouest. J'y ai rejoint une communauté de sœurs salésiennes à Touba, un village de 2000 habitants, situé à 80 kms de la ville la plus proche, San, plus précisément à une centaine de kilomètres du Burkina Faso et à 250 kilomètres de Mopti, la porte du désert.... A cette époque au Mali, régnait un climat de Paix.

Vidès : Et c'est toi Sœur Marcelle qui était responsable de la communauté. Quelle était sa mission exactement ?

Sr Marcelle : Touba, a une assez forte population chrétienne, contrairement au reste du Mali qui ne compte que 2% de chrétiens. Une communauté de



sœurs salésiennes y est implantée ainsi qu'une communauté de religieux salésiens. Un dispensaire accueille les malades des villages environnants plus ou moins éloignés. La paroisse de Touba dessert 80 villages. Le revêtement goudronné s'est arrêté à San ! Pour atteindre ces villages, il faut parcourir des pistes plus ou moins bonnes si nous sommes en saison sèche. A la saison pluvieuse, de fin juin à fin septembre, il n'est pas rare de s'embourber même en prenant des précautions.

Vidès : Et toi, Emilie, c'est en tant que sage-femme que tu es allée à Touba, parce que les sœurs y ont un dispensaire ?

Oui, le sens de ma mission était de pouvoir « donner ce que j'avais reçu » dans ma formation de Sage-Femme, auprès d'autres femmes dans un pays en voie de développement. La dimension de la rencontre d'un peuple de culture différente de la mienne, représentait aussi quelque chose de très attrayant pour moi. Ma mission était donc essentiellement centrée sur une activité de soins au sein du dispensaire. Celui-ci comprenait un service de consultations médicales, de soins infirmiers, et d'une annexe : une salle de naissances. Nous avions, en moyenne, une naissance par jour. Nous recevions aussi énormément d'enfants, atteints de paludisme, de toux, de fièvre typhoïde, de diarrhées et de déshydratation...et aussi beaucoup d'adultes. C'était très ouvert, très large. Une sœur d'Argentine, Sœur Maria Victoria, infirmière de formation m'a bien accompagnée.

Je me déplaçais aussi dans les villages pour les vaccinations, les examens des nouveaux-nés, à 1mois... pour des consultations prénatales, afin de suivre les grossesses des femmes qui ne pouvaient pas se déplacer et dépister les grossesses à risque, surtout celui d'accoucher au village.

Vidès : Tu faisais aussi de la formation, je crois ?

Oui, je participais à des interventions de préventions

sur les maladies et la sexualité, sur la planification des naissances, sur les maladies et l'hygiène... dans les écoles ou à des sessions de formations pour les fiancés. Il m'est arrivé aussi, sur plusieurs mois, en fin de journée, de faire de la lecture avec des petits groupes d'enfants du primaire, et chaque dimanche après-midi, je participais à l'Oratorio.

Vidès : Sœur Marcelle, tu es restée plusieurs années à Touba et tu as beaucoup aimé cette mission. Tu dis que la population est très attachante n'est-ce-pas?

Sr Marcelle : Oui, la population est très bienveillante et nous trouvons toujours de l'aide, peu importe l'heure à laquelle un problème nous arrive. Parfois, il faut faire un peu de marche pour atteindre le village le plus proche. Si les gens du village entendent le moteur de la voiture, ils comprennent très vite ce qui est arrivé, alors ils viennent à votre secours avec pioches et pelles. C'est alors que nous pouvons poursuivre la route, n'ayant pas manqué de nous dire où se trouvent les passages les plus périlleux qu'il faut éviter dans la mesure du possible. S'il n'est pas possible de poursuivre dans la nuit déjà bien avancée, alors ils vous accueillent. Vous trouvez alors natte, couvert et eau chaude pour votre toilette. Après avoir bien terminé la nuit, pris un petit déjeuner, la route vous sera donnée et vous pourrez rejoindre votre village ou le lieu de votre mission. Si votre moto est hors d'usage, une charrette se chargera de vous conduire. Un âne tire la charrette conduite par un habitant du village et nous voilà en route.

Vidès : C'est très beau cette solidarité. Emilie, aujourd'hui, que retiens-tu d'essentiel de cette expérience forte ?

J'en retiens une expérience humaine très riche, je me souviens de beaucoup de réflexions de jeunes, telles que « l'éducation, ça n'a pas de prix » ou encore « un pays développé c'est un pays qui vit en harmonie avec son environnement », ou encore « la fraternité c'est quoi pour vous en France ? »... J'ai été touchée par la grande humilité de ce peuple, leur résistance à la douleur, leur sens de la reconnaissance : parfois au dispensaire, nous nous trouvions impuissants face à des patients qui avaient attendu longuement avant de consulter et quelle que soit la finalité... ils venaient nous redire des mercis pour tous les soins mis en œuvre... J'ai été frappée par leur foi vivante, leur connaissance de la Parole de Dieu, leur joie de vivre, malgré toutes les difficultés du quotidien. Ce fut une expérience très enrichissante aussi professionnellement parlant. J'y ai appris à travailler

différemment, avec moins de moyens techniques et plus de sens clinique, avec d'autres dimensions, car les soins sont payants, et non remboursés...pour une population pauvre. J'éprouve une grande peine en pensant à eux aujourd'hui...leur si grande pauvreté de moyens pour subvenir à des besoins primaires : pas d'accès à l'eau potable, pas d'électricité... la corruption bien visible... et puis les actes de terrorisme venus les toucher et les affaiblir depuis 2010 et étendus sur tout le pays.

Vidès : Tu as gardé contact avec certaines personnes là-bas ?

Non, car la vie reprend son cours... Mais je voudrais ajouter que la présence salésienne est précieuse dans ces régions éloignées de tout... La fidèle présence des sœurs et des frères salésiens de plus de 25 ans déjà, compte beaucoup pour ce peuple, et ils ont pu avec l'aide d'ONG, participer aux projets de constructions d'écoles secondaires, d'un site de formation professionnelle avec internat, de travaux d'agrandissement et d'amélioration du dispensaire.

Vidès : Parce que le dispensaire s'est agrandi ?

Sr Marcelle : Oui, une petite maternité a été construite, où de plus en plus les mamans viennent accoucher. Deux matrones sont chargées des accouchements. Les mamans peuvent ainsi rester deux ou trois jours avant de regagner leur village et prendre soin du nouveau-né dans des conditions meilleures. Si un accouchement se prévoit trop compliqué, la voiture les conduit à Tominian, le dispensaire de référence où un médecin pourra intervenir.

Vidès : Est-ce que cette expérience a changé quelque chose dans ta vie quotidienne Emilie, dans ta façon de penser ?

Je crois avoir appris une ouverture et une écoute des autres différente. J'ai retiré une leçon de vie, simple et enrichissante, une meilleure compréhension de la réalité de cette culture africaine.

Vidès : Quel conseil donnerais-tu à un(e) futur(e) volontaire ?

De bien communiquer avec les communautés salésiennes, de bien profiter de leur expérience, de leur vie sur place et de prendre du recul par rapport au vécu...un atterrissage est à faire après le retour... !

Florian LUCCHINI, jeune marseillais de 23 ans, ancien élève du lycée don Bosco de Marseille et membre du MSJ (Mouvement Salésien des Jeunes) est à Madagascar depuis novembre dernier. Il vit des rencontres sincères avec les postulants, les jeunes du foyer, les enfants de l'orphelinat...il observe, découvre, admire. Florian est un volontaire heureux !!!

FLO : Les gens rencontrés, devenus des amis, resteront à jamais dans mon cœur ! !

POURQUOI PARTIR ?

Partir ... Il y a plusieurs définitions pour ce mot. Pour certains, partir c'est tout simplement s'en aller. Pour d'autres, c'est s'enfuir. Pour d'autres encore, comme pour moi, partir, c'est prendre le départ, commencer quelque chose de nouveau. Partir, c'est grandir ! Cette étape du départ est très importante dans la vie de tout homme. Chacun part à sa façon, mais tout départ a le même but. Chacun part pour chercher quelque chose. Dans mon cas, partir ce n'est pas fuir, mais c'est se découvrir. Car partir, c'est aller au delà de tout ce qu'on connaît, au delà de ses peurs, pour voir le monde autrement : "Le volontaire ne part pas pour changer le monde, mais c'est en se changeant lui-même qu'il va changer le monde". Trois mois que j'ai pris le départ ! Il y a trois mois que j'ai vécu ce jour horrible où j'ai tout quitté, mais trois mois que je me découvre, trois mois que je m'épanouis, que je grandis !

VISITE A IVATO

J'ai pris le taxi brousse en direction de la capitale. Douze heures de route nocturne qui n'en finit plus. Le véhicule, très confortable comparé à ce que j'attendais, disposait même du wifi à bord. Il faut dire que c'était la meilleure compagnie de l'île, et donc aussi la plus chère. Mais les virages de la route et les très nombreux nids de poule m'ont empêché de dormir correctement. Samedi, je suis allé rendre visite aux sœurs salésiennes d'Ivato, et j'ai rencontré les filles du foyer dont s'occupaient Éléonore et Céline avant elle. C'est fou comme on peut marquer les gens lorsqu'on est en mission. Les filles ont passé une bonne demi-heure à me parler des deux anciennes volontaires, et même des autres plus anciennes, et à me raconter les bons moments passés avec elles. Ce fut une super rencontre. J'ai accompagné un prêtre de la communauté d'Ivato dans l'une des deux prisons pour mineurs où j'étais allé en juillet 2014. Le prêtre y allait célébrer la messe. J'ai donc retrouvé une ambiance qui m'était familière. Malheureusement, je



connaissais quatre jeunes, ce qui veut dire qu'ils sont là depuis un an et demi au minimum. J'ai appris que l'un des quatre était sorti, puis a replongé. C'est très fréquent malheureusement. La pauvreté y est pour beaucoup.

Manger à la table des jeunes prisonniers efface bien des barrières !

Pas mal de choses ont changé. Tout d'abord, la clôture a été refaite, les risques de fugues sont donc moins élevés. Ensuite, à l'exception des quatre, les jeunes ne sont plus les mêmes, et cela m'a permis de faire beaucoup de nouvelles rencontres très intéressantes. J'ai bien aimé cette journée. J'ai même mangé le midi avec les jeunes, la même chose qu'eux, grande première, c'était chouette. Le fait de manger à leur table, ça efface beaucoup de barrière. J'ai passé l'après-midi à discuter, jouer, être avec eux tout simplement. La difficulté était d'écouter certains me raconter leurs délits ou leurs crimes, avec plus ou moins de fierté. C'est dur dans ces moments-là de garder un regard neutre, sans juger. Voir le jeune pour ce qu'il est et non pour ce qu'il a fait. A propos du nombre de jeunes, même constat désastreux qu'il y a un an et demi : 116 jeunes sont incarcérés, et seulement 12 purgent leur peine. Les autres sont en

attente de jugement, certains depuis des mois. Encore une fois, j'ai pu constater à quel point nous avons de l'impact en mission. Les jeunes que je connaissais ont essayé de danser le *waki waki*, que nous leur avons appris avec l'équipe de la mission d'été. Ils m'ont demandé des nouvelles des autres français qui étaient avec moi en juillet 2014, puis m'ont raconté ce qu'ils ont fait avec le groupe de volontaires en 2015. C'était un super moment, même si j'aurais préféré ne pas les voir...et les savoir en liberté !

INAUGURATION

Je suis allé à l'inauguration de l'école Dominique Savio, non loin de la communauté. Pour y accéder, il faut entrer dans une ruelle où le marché local borde les côtés. On bifurque ensuite sur une piste cahoteuse, où seul les 4x4 peuvent accéder. On



marque pendant une bonne dizaine de minutes. On passe au milieu des cocotiers, des palmiers, des maisons en bois avec leurs toits en feuilles de Ravinala (Plus connu sous le nom d'arbre du voyageur), des maisonnettes en tôles. C'est joli, c'est comme dans les films, on se croirait dans un petit coin de paradis. Je marche, j'observe, j'ouvre grand les yeux. C'est magnifique... Mais c'est lorsque j'entends mon prénom, je me retourne, et vois une petite fille que je connais de l'oratorio qui sort d'une de ces maisons, que je me rend compte que des gens vivent ici, dans leurs cabanes en bois, en tôles, sous les cocotiers, les palmiers, la chaleur, sans eau courante, ni électricité, et, à en juger par la taille des maisons, toute la famille vit dans la même pièce. Cette petite fille avec qui je joue quelquefois à l'oratorio vit ici, au milieu de toute cette beauté et de cette pauvreté.

J'arrive enfin à l'école. Première remarque, la clôture n'est pas terminée. En France, je pense que si la clôture de l'école demeurait inexistante, les enfants fugueurs se compteraient par dizaines. Mais non, pas ici, car les enfants sont contents d'aller à l'école pour s'instruire.

Cette fillette de l'oratorio vit au milieu de toute cette beauté et aussi de cette grande pauvreté.

En fait l'établissement Dominique Savio existe depuis une vingtaine d'années, mais l'inauguration concernait l'agrandissement de l'école, c'est-à-dire un nouveau bâtiment comportant 4 salles de cours, des toilettes plus nombreuses et une cour de récréation défrichée donc, inexistante jusqu'à présent. Tout cela est financé par une association italienne, dont les représentants avaient fait le déplacement. Ils ont expliqué que le but de l'association consistait essentiellement à permettre à chaque enfant, de n'importe quel pays, de grandir et de s'instruire dans la dignité. Je trouve leur projet vraiment très beau, et puis il faut des missionnaires pour tout. Moi, je viens donner de mon tout, et eux offrent leur argent. J'ai cependant déploré la manière dont s'est déroulée cette inauguration avec haie d'honneur, applaudissements, ballons aux couleurs de l'association, festin, car cela entretient l'idée chez les malgaches que le vazaha est riche et peut donner des sous à tire larigot. Connaissant l'histoire du pays, j'aurais préféré davantage de discrétion et d'humilité.

LE CUP SONG : UNE REUSSITE !!!

Le samedi 19 mars, à l'occasion de la fête de Saint Joseph, nous avons réalisé notre « Cup Song » avec les 320 lycéens. Cela a marché à merveille ! C'était la réalisation d'un projet débuté fin novembre. A cette époque, je ne savais pas dans quel projet fou je me lançais, et je ne savais pas non plus le nombre de jours que ça allait me prendre, ni le nombre de paramètres à prendre en compte, ni encore le nombre de problèmes que j'allais devoir résoudre. Heureusement je n'étais pas seul. Le Père Bruno m'a aidé à la réalisation, Maître Jonah, prof de chant, s'occupait des musiciens, et les aspirants étaient toujours là pour me donner un coup de main. C'était un projet complètement dingue, et ça fait un bien fou quand on le voit se réaliser. Et il a d'ailleurs pris une ampleur à

laquelle je ne m'attendais pas. En effet, la semaine dernière nous sommes allés en studio pour enregistrer la musique officielle. Le résultat est juste génial !

PLONGEE CULTURELLE...

Tout de suite après cela, j'ai participé à un rassemblement de jeunes du diocèse de Majunga. Au programme : chemin de croix, veillée spirituelle, procession avec bénédiction des rameaux suivie de la messe, puis grande fête, appelée « sahyby » en malagasy, où chaque groupe montait sur scène pour présenter ce qu'il avait préparé. Tout cela se passait dans une école à 10 km de Mahajanga. Les repas étaient très simples et typiques : riz et haricots blancs, riz et poisson, riz et pommes de terre carottes ! Ce qui me dérange dans la nourriture, ce n'est pas de manger du riz tous les jours, mais c'est de manger du riz blanc qui colle, avec très peu de bouillon pour humidifier le tout.

La nuit était aussi assez insolite. Je l'ai passée par terre, à l'extérieur devant une salle de classe. J'ai déjà dormi plusieurs fois par terre en France, ne serait-ce qu'aux week-ends MSJ, et ça ne m'a absolument pas posé problème. Ce que je n'avais pas connu en revanche, c'est de dormir les pieds dans le vide et de me recroqueviller pour me protéger de la pluie. Ajoutez à cela la chaleur et la très forte humidité. C'était une sacrée expérience ! Ce qui était cool, c'est que j'étais comme tout le monde. Les malgaches n'ont pas l'habitude de voir un vazaha dormir par terre, un vazaha manger du riz, ou encore un vazaha qui lave son assiette. Le matin, les aspirants m'ont dit que les jeunes disaient : "regarde, c'est lui le vazaha qui a dormi comme nous par terre".

Ce week-end m'a rappelé que les trois quarts de la population du pays, mange tous les jours comme j'ai mangé les deux jours. En y réfléchissant, à la communauté je mange très bien, je suis très bien installé, mais je ne vois pas vraiment comment vivent les gens. Et ce fut pour moi un moment dur de me rendre



compte à quel point, nous, européens, avons de la chance. Les quelques confessions de certains m'ont permis de le confirmer. Cette petite semaine de prise de conscience a été très dure à gérer moralement.

Cette expérience est très forte. Mon regard sur beaucoup de choses a changé.

Nous avons accueilli un nouveau frère dans la communauté, Frère Augustin, qui a passé quelques mois en France dans la communauté de Ressin, et qui a fini son séjour. Je l'avais rencontré à Lourdes pour le final du bicentenaire de la naissance de Don Bosco, juste avant mon départ. C'est un bonheur de pouvoir discuter de ce que nous avons vécu lors de ce grand rassemblement.

Je laisse tous les jours un peu plus mon empreinte. Un des aspirants m'a dit il y a quelques jours : « Don Bosco a dit : « Que les jeunes soient aimés et qu'ils se sachent aimés », et avec toi c'est exactement ça, on sent que tu nous aimes ! ». C'est une des plus belles choses que l'on m'ait jamais dite. Jamais je n'aurais cru qu'on me dise quelque chose comme ça un jour. Je pense pouvoir dire que ma mission est réussie. Pas encore accomplie en revanche, ils passent l'examen fin mai, et c'est objectif 100% de réussite !

Il me reste encore deux mois, et je vais continuer à donner le meilleur de moi-même, et leur apporter le maximum que je peux. Ça va être très dur de partir, mais cette expérience de volontariat m'aura changé totalement. Mon regard sur beaucoup de choses a changé. Maintenant, ma vie future m'attend, et tout ce que j'ai appris ici va me servir tous les jours. Tous les gens que j'ai rencontrés, et qui sont devenus mes amis, seront à jamais dans mon cœur ...

(blog et mail – mars/avril 2016)



SAM : Je profite à fond de ma mission ici !

SAMUEL AIRAUDI est volontaire à PUERTO MONTT au CHILI depuis septembre, dans un foyer spécialisé pour jeunes en grandes difficultés sociales. Samuel est pour eux, comme un « oncle », le « tio » !

LES FETES

leurs journées car le village est en zone rurale très paysanne. Tout s'est super bien passé et j'en suis revenu que plus fortifié. Ce séjour m'a fait du bien, cette semaine de "vacances" loin de Puerto montt.

Les fêtes de fin

d'année se sont bien passées. J'étais avec les Pères pour Noël ainsi que le 31 décembre et ensemble, on est allés rendre visite aux sœurs.

Jusqu'à présent, les pères salésiens ou les «tio » ne me donnaient pas vraiment de directives et de cadre de travail. Je faisais donc des activités un peu occupationnelles, comme un tour du quartier avec les jeunes. Mais maintenant, les responsables m'ayant établi un programme de travail avec différentes activités instructives, mes conditions de travail s'améliorent !



LE RETOUR

PROJET ARTISTIQUE

En ce moment, je suis sur un projet artistique. Il s'agit de repeindre les murs intérieurs du jardin avec des dessins que les enfants ont réalisés. C'est une super activité! Les enfants m'apprécient beaucoup car je suis un des seuls « tio » qui joue vraiment avec eux.

LA MISSION SUR L'ILE CHILOE

Je profite à fond de ma mission ici. Je suis revenu la semaine dernière de l'île de chiloé où, avec d'autres jeunes et un prêtre de la paroisse, avons effectué un temps d'évangélisation, catéchèse avec des enfants en vacances qui n'avaient pas grand chose à faire de



La reprise a été un peu difficile car le me suis fait voler mon portable par un jeune du hogar ... Les éducateurs me disent que je fais trop confiance aux jeunes. Cependant, mes relations avec eux se portent à merveille ! Je les initie au sport en général mais aussi au dépassement de soi. En ce moment, c'est la période des murs que nous ramassons pour en faire des tartes.

Les salésiens de la communauté sont revenus aujourd'hui. Ils étaient partis pour 3 jours sur l'île de chiloé là où j'ai effectué ma mission "misinero" - pour régler quelques problèmes liés à l'évangélisation du lieu.

(E- mails de février 2016)



J.B. : Je suis heureux ! Vivre avec les jeunes est enrichissant !

Jean-Baptiste JACQUEMIN, originaire de Dignes comme son ami Samuel, est âgé de 19 ans. Il est volontaire en COTE-D'IVOIRE depuis le 3 décembre dernier. A l'heure actuelle, il a pris ses marques au foyer Magon, et partage quotidiennement la vie des enfants « sortis de la rue ». Ces jeunes au passé douloureux, ne sont pas toujours faciles à éduquer... mais JB ne se décourage pas et, accompagné par les salésiens, contribue à aider les enfants à se stabiliser et à croire en l'avenir !

LE PAYS

La Côte d'Ivoire s'étend sur une superficie de 322.462 km² et possède une population de 18.500 habitants environ. La capitale politique et administrative est Yamoussoukro et la capitale économique est Abidjan. La langue officielle est le français et la monnaie, le franc CFA.

La population ivoirienne connaît une croissance rapide, en partie imputable à l'immigration continue de populations étrangères. Ces immigrés, en quête de mieux-être, sont attirés par le développement économique rapide et la stabilité sociale et politique que connaissait le pays avant le début des crises sociopolitiques et militaires. La population ivoirienne comprend cinq grands groupes ethniques pour une soixantaine d'ethnies. Composée d'une forte proportion de jeunes, la population ivoirienne est inégalement répartie sur le territoire national. Les variations s'observent d'une région à l'autre, mais également entre zones rurales et zones urbaines.

Dès son accession à l'indépendance, la Côte d'Ivoire, État unitaire, opte pour un régime présidentiel. Reconduit par la deuxième république, le régime présidentiel est caractérisé par la séparation des pouvoirs au sein de l'État : le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire.

L'organisation administrative territoriale de la Côte d'Ivoire est tributaire de celle mise en place par le gouvernement français pendant la colonisation. En avril 2008 on dénombre 19 régions, 80 départements, 386 sous-préfectures, plus de 8.000 villages, deux districts et environ 1.000 communes. Les collectivités territoriales, entités administratives dotées de la personnalité morale et de l'autonomie financière, sont constituées par la région, le département, le district, la ville et la commune.

Jusqu'à la fin des années 70, la Côte d'Ivoire a une situation économique enviable. Le taux de croissance de sa production intérieure brute est de 10,2 % entre 1960 et 1965 et de 7,2 % entre 1965 et 1975. L'économie présente toutefois des symptômes révélateurs d'une faiblesse structurelle : elle est en effet caractérisée par une forte dépendance extérieure et présente des inégalités de productivité dans ses différents secteurs. L'économie ivoirienne





reste dominée par l'agriculture : café, cacao, palmier à huile, cocotier, coton, hévéa, noix de cola, canne à sucre, ananas, banane...

Le pays est caractérisé par une diversité religieuse : islam (38 %), christianisme et en particulier catholicisme (22 %) et le protestantisme (5,5 %), animisme (17 %).

LE VILLAGE DON BOSCO A KOUMASSI

Les Salésiens de Don Bosco est une congrégation religieuse reconnue à travers le monde pour sa vocation de promotion des populations jeunes surtout dans les milieux les plus défavorisés. C'est pourquoi, à l'appel de l'Eglise africaine, ces derniers ont investi en Afrique et particulièrement en Afrique de l'ouest.

Suite à la situation de crise que la COTE D'IVOIRE a traversée depuis 2002, la ville d'ABIDJAN recevait en surnombre les populations fuyant les zones où les conflits étaient houleux. Devant cette situation, les difficultés ne faisaient que s'amplifier dans les familles. Les premières victimes sont les enfants, livrés à eux-mêmes qui, pour survivre, s'adonnent à n'importe quel acte. Bien entendu, ces agissements les conduisent rapidement dans la rue.

Il est bien connu que le phénomène « d'enfants de la rue » existe depuis des années et bien avant la crise, mais le nombre de jeunes en détresse a augmenté à cause de cette crise. Face à cette situation qui a des

répercussions dangereuses sur la société, la Communauté salésienne décide de développer plus encore ses actions en faveur de ces enfants délaissés.

Face aux dures réalités de la commune de KOUMASSI, la Communauté Salésienne va développer une série d'actions en réponse à l'appel d'une jeunesse défavorisée et pratiquement laissée à elle-même et qui s'interroge face à la précarité de son existence ; la situation des enfants et les jeunes déscolarisés, des apprentis subissant des abus de toutes sortes et des élèves aux conditions de vie et d'étude particulièrement difficiles invite à la réflexion et à l'engagement. Ainsi, est créé le « VILLAGE DON BOSCO » situé à l'extrême nord-ouest de la commune de KOUMASSI, banlieue d'ABIDJAN.

DANIEL, enfant du marché

Je me nomme OSEE Yoffoua Aboussou Daniel, je suis né à Agboville. Je suis Ivoirien, Abey. Je suis chrétien catholique et j'ai fait la classe de 5ème au collège St François de Yopougon. Dans la rue, je réside au marché de nuit de Port-Bouet et je suis guide.

Mon père Aboussou est décédé. Il était pompier et il résidait à Adjamé.

Ma mère se nomme AKAFFOU Brigitte, elle est Ivoirienne, Abey. Elle est chrétienne méthodiste et elle est commerçante. Elle réside à Yopougon sicogi et a deux enfants. Le nom de son nouvel époux est Boni Parfait.

J'ai vendu des lotus achetés par ma mère et j'ai fait perdre l'argent. Après cela, j'ai eu peur de rentrer à la maison et je suis resté dans la rue. Je suis entré au Village Don Bosco.

Le « VILLAGE DON BOSCO » comprend un terrain qui sert à accueillir un grand nombre d'enfants et de jeunes du quartier et des environs. Dans ce terrain, les Salésiens ont bâti un édifice constitué d'une grande salle « polyvalente », sans murs et avec podium, des bâtiments et des vestiaires qui serviront pour finir à des dortoirs sur demande des enfants de la rue. On trouve aussi le dispensaire, le centre de jeunes, le programme d'alphabétisation.



MA MISSION AU FOYER MAGON

Ma mission se déroule au foyer, avec les enfants sortis de l'arue. Ils ont entre 7 et 17 ans et vont du CP à la classe de cinquième. Voici mon emploi du temps : Le lever est à 5h45 et la matinée commence avec le nettoyage du foyer Michel Magon, puis les enfants prennent les douches, le petit déjeuner et à 8h partent à l'école.

Vers 8h30-9h deux jeunes de l'autre foyer (Foyer Maman Marguerite) viennent pour étudier jusqu'à 11h30.

PRINCE, enfant en fugue

Je me nomme GRAHIN Dago Prince, je suis Ivoirien, Godié de Fresco. Je suis chrétien protestant et j'ai fait la classe de CE2. Dans la rue, je réside à l'allocodrome de Cocody, là-bas je suis porteur de bagages et mendiant.

Mon père se nomme GRAHIN Isaac, il est chrétien protestant, agent d'uniwax. Il réside à Port-Bouet. Il a deux enfants et ne vit plus avec ma mère. Sa nouvelle épouse se nomme Thérèse. Ma mère se nomme Sylvie, elle est Ivoirienne, attié. Elle est chrétienne évangélique et commerçante. Elle réside à Yopougon Siporex, elle a quatre enfants. Son nouvel époux se nomme Véronèse.

J'ai quitté la maison parce que ma mère adoptive a menacé de me battre pour une chose que je n'ai pas fait. Elle croyait que j'avais cassé la vitre du voisin. Je suis entré au village Don Bosco.

A midi, les premiers rentrent de l'école pour le repas de midi, puis la sieste jusqu'à 14h ou 15h quand ils n'ont pas cours, et repartent en classe. L'après midi est libre sauf quand ils n'ont pas cours mais dans tous les cas, il faut que je reste au foyer.

A 17h, ils peuvent se défouler un peu, jouer au ballon puis prennent la douche et vont à l'étude ou à la bibliothèque jusqu'à 20h ou 20h30 pour les collégiens. Suit à 20h45 le repas du soir ainsi que la prière suivie du mot du soir et coucher à 22h.

Les mercredi, samedi et dimanche après midis je les amène au Village Don Bosco à l'oratorio où ils peuvent jouer avec d'autres jeunes et se défouler.

Le samedi, ils sont avec moi toute la journée. Certains partent le matin au catéchisme et les autres font l'étude ainsi que le mercredi matin ou les primaires n'ont pas cours.

Le dimanche matin, certains vont au CVAV à 8h et j'emmène les autres dans l'autre foyer. A 10h30, il y a la troisième messe, celle des enfants ou j'amène ceux qui veulent y aller. Les deux foyers passent le dimanche ensemble. Le lundi est mon jour de congé, mais je retourne au foyer à 18h30 pour l'étude.

Je me suis habitué et j'apprécie la nourriture ivoirienne et en plus j'apprends à manger avec la main droite. C'est moins évident qu'on le croit surtout qu'il ne faut pas utiliser la main gauche.

Je prends tous mes repas avec les enfants sauf parfois le lundi midi, car je suis toujours invité à prendre le repas avec les prêtres et j'ai la clé de la communauté.

Il y a quatre prêtres salésiens et deux jeunes hommes qui veulent devenir prêtres. Celui que je rencontre régulièrement est le père Éric Assoumou.

Je suis heureux ! Vivre avec les jeunes est peut-être éprouvant mais c'est enrichissant.

Jean-Baptiste Jacquemin –

E-mail de mars 2016



**Merci papa
Javier !**



Nous avons parlé de la « REPUBLIQUE DES ENFANTS » en COLOMBIE dans la lettre 16 de septembre/octobre 2015 et de la visite en France de son ancien maire, JEFFERSON. Voici que nous apprenons le décès du fondateur de l'œuvre, le Père JAVIER DE NICOLO, survenu le 22 mars à l'âge de 89 ans. Plus de 80.000 jeunes ont bénéficié des projets lancés par le P. de Nicolo. Nombreux, parmi eux, sont devenus éducateurs. C'est le plus beau trésor que nous laisse le P. Javier.

MERCI PAPA JAVIER, TU NOUS AS CHANGE LA VIE !

Le Père Javier de Nicolò était un passionné d'aventure missionnaire. Quand il débarqua à Buenaventura, il avait 21 ans et ne savait pas un mot d'espagnol, mais il portait avec lui la détermination de vivre comme il s'était proposé : « la meilleure expérience au monde est servir l'humanité ».

Le 22 mars dernier, à Bogotá, il est parti pour la Maison du Père. Il était né à Bari en 1928, le plus jeunes de six enfants de la maison de Nicolò Lattanzi. Ordonné prêtre le 28 octobre 1958, il vécut en réalisant des projets pour la création d'écoles dans les quartiers les plus pauvres de Bucamaranga.

Ses stratégies pour donner dignité à la vie de tant d'enfants ont eu du succès : alimentation, théâtre, musique, jeux, promenades, sport et ceci dans le respect des personnes et des milieux, dans la liberté et la joie. Une conviction l'accompagnait : que les enfants et les jeunes devraient toujours avoir le droit d'être heureux. Avec de telles convictions, il a construit son projet de vie sacerdotale, au service de ceux « qui n'ont rien et qui ont besoin de tout », avec un amour généreux et une activité énergique. Il se proposa d'être l'ami des « gamines », enfants et jeunes de la rue.

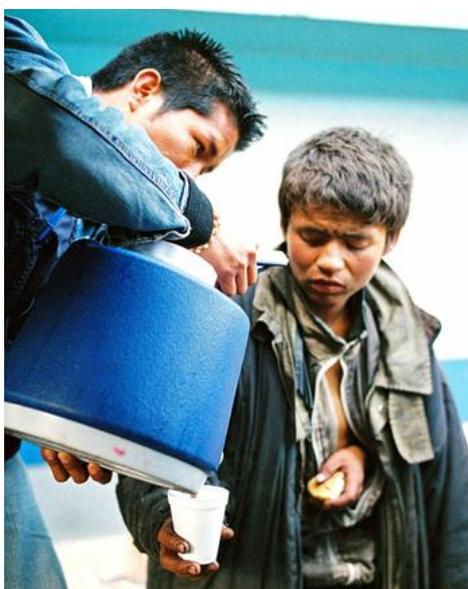
Innombrables sont ceux qu'il enleva de la rue, des pièges de la drogue et des griffes de la criminalité. Fidèle disciple du Christ et de Don Bosco, le P. de Nicolò a donné sa vie pour ses plus petits amis de la rue. Dans l'esprit et le cœur de ces enfants d'hier et d'aujourd'hui, qui ont bénéficié de la richesse de son grand cœur, reste indélébile cette sensation : **“merci, papa Javier... tu nous as changé la vie!”** (ANS – 26 mars 2016)

Un enfant devrait toujours avoir le droit d'être heureux ! Javier de Nicolo

IL FAUT SAUVER LES JEUNES !

Agenouillé sur un banc de l'église Notre Dame de Carmen, **JHON FREDY BELTRAN** a été l'un des premiers enfants à suivre le programme du Père Javier de Nicolo à « La Bosconia », dans la citadelle de « La Florida ». Il interrompt pendant quelques minutes sa prière pour raconter tout ce qu'il doit à cet homme qui a fait aboutir ses rêves d'enfant.

Jhon Fredy se souvient de son enfance douloureuse : des parents très jeunes qui



ont abusé de lui physiquement et psychologiquement. Il a 5 ans quand il

s'enfuit de la maison. S'enfuir de chez soi à cet âge, marque une vie ! Auprès de son épouse et de ses deux enfants, Jhon Fredy ne cache pas que, sans le Père Javier, il ne s'en serait jamais sorti ! *« J'ai vu de très jeunes drogués à la marijuana et j'en ai consommée »* se souvient-il. *« J'avais 7 ans et je me trouvais près d'un feu dans la rue quand j'ai rencontré le Père Javier. Il a regardé mes vêtements sales et m'a demandé si j'avais un souhait, un projet. Regardez ! Aujourd'hui, j'ai une famille, un travail, je suis un honnête homme »*.

Comme lui, des centaines d'enfants courbent le dos sous les problèmes familiaux, s'enfoncent dans la toxicomanie et souvent, deviennent criminels. Ce sont ceux-là que le père Nicolo a aidé.

WILSON CASTIBLANCO hantait à 11 ans, les rues du centre de Bogota, un secteur que le père Javier fréquentait souvent. Le garçon le voyait parler avec les toxicomanes y compris les enfants. *« Avant cela, je vivais à San Cristobal, dans un quartier très dangereux. Des bandes exploitaient des enfants et assassinaient ceux qui vendaient de la drogue sans leur autorisation. Je voyais beaucoup de morts et je ne voulais pas vivre cela, je voulais une autre vie »*.

Pour lui, rencontrer le Père Javier alors qu'il était dans la rue, était vraiment comme une « lumière » dans la nuit. Un jour qu'il pleuvait et qu'il n'y avait pas d'endroit sec pour dormir, il apprend qu'un prêtre étranger accueille les enfants qui n'ont pas de maison. Sans réfléchir, il se rend à la maison Chichalá, et là,



Les anciens de la Florida : Hector SALAZAR, Wilson CASTIBLANCO et Jhon Fredy BERTRAN, aux obsèques du Père Javier.

grâce à l'amour des éducateurs, il étudie et apprend un métier. Maintenant, il a 33 ans et il est une branche maîtresse du réseau éducatif de la Bosconia.

Dès 8 heures du matin, en ce jeudi saint 24 mars, ils sont venus nombreux les amis du Père Javier et en particulier les jeunes des années 80. Ainsi, le Sanctuaire de Notre-Dame du Mont Carmel où seront célébrées les obsèques, sert également de lieu de rassemblement.

« Je suis l'infirmier des jeunes de la rue dit HECTOR SALAZAR, connu sous le nom de l'infirmier Petete. J'ai aussi été l'un d'entre eux, mais je travaille maintenant pour aider les autres. Je suis allé dans le Bronx pour soigner les blessures des voleurs, des toxicomanes et j'ai vacciné les garçons dans les familles. L'un d'entre eux était Jhon Fredy que je n'avais plus revu depuis de nombreuses années et que je rencontre maintenant très élégant avec sa famille ».

Extraits de l'article paru sur « EL TIEMPO » 26 mars 2016

LE PRÉSIDENT SANTOS EXPRIME SA RECONNAISSANCE

« Quand il arrive qu'un salésien meure travaillant pour les âmes, la Congrégation a remporté un grand triomphe » disait don Bosco. (MB XVII, 273). C'est une vérité vérifiée par le Président de la Colombie, **JUAN MANUEL SANTOS**, dans une lettre adressée au P. Jaime Enrique **MORALES ALFONSO**, Supérieur de la Province de Bogotá, dans laquelle il dit regretter *« du profond du cœur la disparition du P. salésien Javier de Nicolò, prêtre et éducateur exemplaire, qui a dédié sa vie pour transformer les vies de milliers de jeunes abandonnés »*. La lettre du Président Santos exprime avec simplicité la mission du Père de Nicolò et décrit les caractéristiques profondes de ce que doit être un prêtre. *« Une très importante tâche réalisée pendant des décennies représente sans doute le meilleur exemple de l'esprit chrétien et des valeurs les plus nobles de l'humanité. Pour cette raison, les sentiments de gratitude et d'appréciation qu'il a su susciter au cœur des Colombiens – écrit le Président - surtout des ses enfants, comme il les appelait, nous accompagneront pour toujours »*.

Le P. de Nicolò a travaillé plus de 40 ans pour garantir et renforcer les droits des personnes les plus vulnérables, et avec l'**IDIPRON** (*Instituto Distrital para la Protección de la Niñez y la Juventud*), une institution qu'il a fondée, on estime que plus de 45.000 personnes ont été réhabilitées et éduquées.

GRANDIR A LA FLORIDA !

On n'entre pas à la Florida tout de suite. Les jeunes concernés par de fortes addictions aux drogues, à l'alcool et souvent victimes de violences ont besoin de temps. Le programme qui leur est proposé est basé sur la liberté de choix de l'enfant entre la rue et un système de foyers le réinsérant par étapes. Au terme de 4 paliers, l'enfant intègre une ville où des jeunes de 12 à 18 ans s'auto-gouvernent sans adultes, avec leur propre monnaie et leur propre gouvernement.

Des milliers d'enfants ont pu réintégrer la société grâce à ce système. Les adolescents se voient confier des responsabilités, allant de « chef de dortoir » à Maire d'un gouvernement chargé de veiller au respect des règles et au bien-être de chacun. Aujourd'hui, la « République des enfants » est sous la tutelle de la mairie de Bogotà. Récemment, les filles ont intégré le processus et le Conseil Municipal, "l'autogouvernement" de la Florida.

Deux « anciens maires » de la Florida, venus en France cet été, ont lancé le projet « citoyenneté 2025 » auprès de jeunes.

JEFFERSON, originaire des quartiers sensibles de Bogota, commence dès l'adolescence à traîner dans la rue. Très rapidement, il est remarqué par les équipes d'éducateurs du P. De Nicolò qui lui propose une autre alternative. Il rentre alors dans le processus éducatif du programme et finit par aller à la République des enfants.

A 17 ans, en 2012, ses camarades le convainquent de poser sa candidature pour devenir maire. Sa campagne est axée sur "la fraternité et la joie, que tout se fasse avec beaucoup d'énergie, de la motivation, et que chacun cherche à trouver ce qui l'inspire pour ne jamais s'ennuyer". Il est alors élu par ses camarades pour un mandat d'un an qui finira par se prolonger six mois de plus.

Aujourd'hui Jefferson a 20 ans. Il aime l'art, en particulier le break dance et le théâtre. Dès qu'il apprend quelque chose, Jefferson a envie de le partager à ses compagnons pour qu'ils apprennent à leur tour.

La meilleure expérience au monde est servir l'humanité !

Javier de Nicolò

De fait, un de ses rêves est d'ouvrir un jour une école de danse. Il est convaincu que l'art est un moyen pour aller de l'avant, se surpasser.

JUAN décide à l'âge de 14 ans, de devenir bénéficiaire du programme du P. De Nicolò après avoir vécu dans les rues de Bogota.

Il passe par tous le processus éducatif nécessaire pour rentrer à la République des enfants où il devient Maire en 1999. Par la suite, Juan réalise des études pour devenir flutiste.

Aujourd'hui, à 35 ans, après avoir enseigné la musique dans différentes institutions accueillant des jeunes en difficulté, entre autres dans les foyers du P. De Nicolò, Juan est professeur à l'orchestre philharmonique de Bogota. Il a toujours cherché à faire de la musique un outil pédagogique indispensable pour le développement de la société. (site « Don Bosco.net »)



De gauche à droite : Simon-Pierre ESCUDERO, promoteur du projet « Citoyenneté 2025 » et traducteur, le Père Jean-Marie PETITCLERC, salésien de Don Bosco, Juan, Diana et Jefferson de la Florida, le Père Daniel FEDERSPIEL, provincial des salésiens et Monsieur Régis MICHEL, chef d'établissement des Minimes à Lyon.



Brèves – brèves – brèves – brèves – brèves



Simon-Pierre ESCUDERO et Brigitte ROMERO se sont mariés civilement au Salvador le samedi 30 janvier 2016. Le mariage religieux est prévu en août 2017. Simon-Pierre, ancien de Ressins, a travaillé durant six mois au « Bureau des droits humains » avec Sr Maria Grazia CAPUTO ainsi qu'au Projet « Défi Citoyenneté 2025 » avec le Père Vincent Grodziski. Le jeune homme vient d'achever un Master 2 au sein de la mention Sociologie



générale. Dans son mémoire, il revient sur les origines de son projet de recherche sur les enfants des rues au Salvador et sur ce qui l'a conduit à prendre pour objet la fabrique de la Loi de Protection Intégrale de l'Enfance et l'Adolescence au Salvador (LEPINA). L'enjeu de son travail est de saisir cette question depuis l'extérieur et depuis l'intérieur du Salvador. En effet, après un voyage exploratoire en 2009 durant lequel une association locale lui avait permis de « rentrer dans la rue » et de connaître les « callejeros », il est reparti en juillet 2012, pour une immersion de quatre mois sur le terrain afin de comprendre leur mode de vie.



Félicité SORA

Féfé...Au Vidès comme à Bailleul... tout le monde connaît Féfé. FELICITE BOUM nous donne de bonnes nouvelles de sa vie actuelle à ...Manchester ! Eh oui ! Elle est devenue un sujet de sa gracieuse Majesté ! Féfé connaît bien les salésiens d'Argenteuil car elle vivait dans cette ville avec sa famille. Elle est partie en volontariat à OYEM au GABON et a travaillé auprès des jeunes filles du foyer. A la fin de son séjour, les sœurs lui ont proposé un emploi dans la Maison des « Editions Don Bosco » située au Cameroun. Féfé vit actuellement à Manchester avec GAEL devenu son époux le 6 octobre dernier à la mairie de Manchester ! Le 16 novembre, un joli petit garçon appelé



Ruben Ian Mekiabi SORA est venu illuminer le jeune foyer. Nous prions pour le petit Ruben et bien entendu pour ses chers parents !



Gaëlle DELORME, qui a effectué un séjour de volontariat de trois mois à « Grandir dignement » à Madagascar, nous écrit, elle aussi, sa joie d'être maman : « Alors que le printemps vient de pointer le bout de son nez depuis quelques jours, nous avons la joie de vous annoncer la naissance de notre petite fleur, notre œuf de Pâques **Ayana**, prénom Amérindien et Africain signifiant "fleur éternelle". Elle est née le dimanche 27 mars 2016. Elle fait déjà le bonheur de ses parents. Nous sommes très heureux ! » *Gaëlle et Fabien*

